

Ça commence souvent par des problèmes

06.03 — 26.04.2025

Carole Roussopoulos

Ça commence par un chèque de licenciement échangé contre une caméra Sony Portapak qui contient la promesse d'une vie « sans patron ». C'est ainsi que Carole Roussopoulos racontait le début de cette aventure derrière la caméra pour documenter les engagements individuels et les luttes collectives portées par l'espoir d'un monde plus juste. Dans l'ébullition des années 1970, elle s'aperçoit immédiatement des possibilités offertes par ce petit matériel pour enregistrer celles et ceux qu'on ne laisse pas parler en public ou que l'on n'entend pas, en particulier les femmes. Avec elle, la vidéo devient un outil de militantisme féministe qui, attelé au collectif, lui permet une autonomie de production et de diffusion.

À Lyon, le 2 juin 1975, une centaine de prostituées organisées commencent à occuper l'église Saint-Nizier afin de porter à la connaissance de l'opinion publique le harcèlement policier auquel elles sont soumises et revendiquer les mêmes droits que toutes les travailleur·euse·s. Plutôt que les militantes féministes, ce sont les catholiques de gauche du mouvement Le Nid (pourtant abolitionniste) et le père Louis Blanc qui orchestrent avec elles l'opération puis convoquent la presse. Bientôt le coup de force de ces femmes honnies de la société est médiatisé dans le monde entier : le 2 juin deviendra la journée internationale des travailleur·euse·s du sexe.

Celles qui décrètent la grève du sexe dans l'église ne souhaitent parler qu'aux journalistes. Venues à la hâte de Paris pour rencontrer les occupantes, Carole et Paul Roussopoulos sont parmi les rares personnes qu'elles acceptent de laisser entrer, de peur que la police ne les chasse (ce qu'elle fera, brutalement, après huit jours d'occupation). Après quelques heures de discussion, un procédé est trouvé pour que leur parole soit entendue à l'extérieur tout en restant protégées à l'intérieur. De petits moniteurs placés contre la façade de l'église diffusent des séquences montées avec les protagonistes. Ce sont des paroles claires et construites qu'on n'avait jamais entendues formulées ainsi. Carole Roussopoulos ressort de l'église pour filmer l'air intrigué des passant·e·s qui, dans un renversement habile, se retrouvent sur le trottoir.

Cinquante ans après l'occupation de Saint-Nizier et la réalisation de *Les prostituées de Lyon parlent*, cette exposition invite à réfléchir aux usages émancipateurs qu'ont pu avoir les nouvelles technologies de l'image et, plus généralement, à ce que peuvent les outils de l'art dans les luttes sociales. Avec sa discrète Portapak, Roussopoulos s'immisce dans les AG du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire qui se tiennent aux Beaux-Arts. Elle y met en place un cinéma de la parole et déjà un rapport entre l'intérieur (où on s'organise) et l'extérieur (où on manifeste) qui, à l'écran, redessine la démarcation entre la majorité et « les autres » (*Le F.H.A.R.*, 1971). Mais c'est à partir de *Les prostituées de Lyon parlent* que l'inventivité de Roussopoulos se distingue par des

dispositifs regardeur·euse-regardé·e, des motifs de boucle qui minent efficacement l'autorité de l'image médiatique, voire une approche performative dont se saisissent les protagonistes elles-mêmes. On le voit en particulier avec Monique, ouvrière chez Lip, qui fait un récit mythique des rapports de pouvoir dans l'entreprise en grève. Dans une langue pleine d'humour, elle fait un plaidoyer avant l'heure pour l'intersectionnalité des luttes.

Le travail de Roussopoulos nous renvoie aux expérimentations de l'art vidéo qui ont cours au même moment. Mais chez elle comme chez ses camarades du collectif vidéo féministe Insoumuses, rien de tout cela n'est théorisé : tout arrive par intuition ou dans l'énergie de la création collective, laquelle doit en passer par l'amusement pour vaincre la colère. C'est ainsi qu'est réalisée la vidéo-performance *SCUM Manifesto* (1976) : à l'heure du journal télévisé, Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig se placent entre la caméra et l'écran pour lire à voix haute le texte féministe radical de Valerie Solanas, dont l'édition française est alors épuisée, et le taper bruyamment à la machine, faisant de chaque lettre un coup de marteau.

L'exposition à la Salle de bains veut rendre hommage à ces dispositifs inventifs en utilisant, là aussi, des moyens du bord pour inverser les perspectives et mettre en vue les contre-champs. Sur ce point, nous avons tenu à recombinaison la mobilisation des prostituées de Saint-Nizier avec celle qui s'exprimait de l'autre côté de la rue, sur des pancartes réalisées par Michel Chomarat, figure lyonnaise du militantisme gay. Au sujet des persécutions policières et des peines de prison, elles alertaient : « Les pédés aussi ». Les archives relatives à l'occupation de Saint-Nizier sont aujourd'hui conservées dans le fonds personnel de Michel Chomarat, déposé à la Bibliothèque municipale de Lyon et dont nous proposons des extraits.

Choisir un titre qui parle de problèmes et l'écrire sur une affiche qui reprend le mode d'emploi simplissime de la Portapak est encore un signe que les histoires sont plus complexes qu'elles n'en ont l'air. Ce titre est issu des paroles des occupantes de Saint-Nizier telles qu'elles se racontaient elles-mêmes, il y a cinquante ans, devant la caméra de Roussopoulos. Dans l'espace d'exposition, les œuvres sont rangées dans un coin pour laisser l'espace disponible aux rencontres. Le programme d'événements qui se déroulera au cours de l'exposition chez nos voisin·es ou à la Salle de bains a vocation à actualiser notre lecture de l'histoire et la mettre en dialogue avec les réalités et les luttes actuelles.

Julie Portier et Camille Richert

La Salle de bains et Camille Richert remercient : Blanche Blouin, Peggy Préau, Nicole Fernández Ferrer et Barbara Alves Rangel du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, Michel Chomarat, Stéphane Emptaz de l'IAC-Villeurbanne, Francis Ehrhardt, Jean-Marc Guillot, Laida Lertxundi, Nicolas Romarie, Sonja Dicquemare et Morgan Labar de l'ENSBA Lyon, Jean-Paul Laroche de la Bibliothèque municipale de Lyon, Lola Levy de TDS contre Les Guerres, Lilian Mathieu, Ivan Mitifiot, Anouk Blanco et Romane Guerineau du festival Écrans Mixtes, Callisto McNulty, Maxime Naudet, Diane Réa et Lola, l'association Cabiria.

1. Carole Roussopoulos - Delphine Seyrig,
SCUM manifesto, 1976.
(extraits) tous droits réservés, Centre audiovisuel
Simone de Beauvoir
2. Carole Roussopoulos,
Les prostituées de Lyon parlent, 1975.
(extraits) tous droits réservés, Centre audiovisuel
Simone de Beauvoir
3. Callisto McNulty,
Delphine et Carole, insoumuses, 2019.
(extraits) courtesy Callisto McNulty et Les films de
la Butte
4. Carole Roussopoulos,
Monique LIPV, 1973.
(extraits) tous droits réservés, Centre audiovisuel
Simone de Beauvoir
5. Carole Roussopoulos,
**Le FHAR (Front homosexuel d'action revolu-
tionnaire)**, 1971.
(extraits) tous droits réservés, Centre audiovisuel
Simone de Beauvoir

Carole Roussopoulos, née en 1945 à Lausanne, décédée le 22 octobre 2009 à Sion, est une réalisatrice engagée et féministe suisse-française. Pionnière de la vidéo, elle a réalisé plus de 120 documentaires. Elle est aussi une figure de l'histoire LGBT en Suisse. En 1971, elle fonde avec son mari, le peintre Paul Roussopoulos, le premier collectif de vidéo militante : Vidéo Out. Par le biais de ses vidéos, elle va donner la parole à ceux qui sont tenu·e·s au silence dans les journaux ou à la télévision comme les femmes, les ouvrier·e·s, les immigré·e·s, les homosexuel·le·s, les prostitué·e·s. En 1974, elle initie Delphine Seyrig et Ioana Wieder à la vidéo. Elles créent toutes les trois une association Les Muses s'amuse qui devient rapidement Les Insoumuses, dédiée à la création vidéo militante. De 1973 à 1976, Carole Roussopoulos enseigne la vidéo à l'Université de Vincennes. En 1982, elle crée le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir avec Delphine Seyrig et Ioana Wieder.

